

LES PARFUMS.

(Suite.)

Les Grecs et les Romains ne tiraient pas seulement leurs parfums de l'Arabie ; les productions de ce pays n'auraient pu suffire : ils demandaient encore à l'Inde ses aromates et ses épices. Pour fournir aux besoins toujours croissants de ces vainqueurs, de nombreuses caravanes partaient d'Égypte, à certaines époques de l'année, et allaient dans les contrées orientales de l'Asie faire des chargements de parfums et d'épices, puis revenaient les verser dans les magasins des villes maritimes les plus commerçantes : Tyr, Byblos, Smyrne, Byzance, Corinthe, Alexandrie, etc. Les ports de ces villes d'entrepôt étaient toujours encombrés de vaisseaux marchands qui venaient prendre ces matières pour les transporter et les disperser dans les différentes contrées de l'Europe.

Dans le morceau suivant, tiré d'un ancien auteur, on trouvera quelques détails sur les plantes et aromates dont l'antiquité se servait pour les funérailles.

« Lorsqu'un malade a rendu le dernier soupir, on suspend à la porte de sa maison des branches de cyprès et de saule pleureur. Les embaumeurs arrivent et commencent par laver le cadavre, puis le placent dans un cercueil garni de tiges sèches de jonc et de papyrus ; ils le couvrent ensuite de parfums composés avec l'encens, la myrrhe, l'amome, l'opobalsamum et l'aloès ; sa tête est entourée d'une couronne tressée de laurier, de lis, de peuplier blanc, d'ache, de roses blanches, selon son âge, son sexe, sa position sociale et les honneurs dont il fut revêtu. Il reste un ou deux jours ainsi exposé aux regards du public. Après cette exposition, on place le cadavre sur un bûcher construit avec divers bois résineux ; on y jette encore des parfums, tels que le cassia, la myrrhe, l'encens, le costus, le nard, l'amome et le cinnamome, pour masquer l'odeur désagréable que dégage la combustion du corps. Lorsque les flammes ont tout consumé, on recueille les cendres et on les enferme dans une urne avec divers parfums. L'urne est portée dans un tombeau environné d'arbres funèbres, et l'on sème autour diverses plantes consacrées aux mânes : l'ache, le pothos, la violette, l'asphodèle, la jacinthe, le narcisse, etc. Enfin, les parents et amis du défunt, qui l'ont accompagné à sa dernière demeure, se réunissent à un banquet funèbre où l'on sert des fèves, des lentilles, de l'ache et de la laitue ; on fait des libations avec des coupes entourées de violettes et d'asphodèles, et tout le monde se sépare dans le recueillement. »

A la chute de l'empire romain, ce commerce diminua en Europe pour se concentrer en Asie : avec l'ancienne civilisation sembla s'effacer l'amour des parfums. Pendant cette époque désastreuse où des flots de barbares inondèrent la capitale du monde, romenant de tous côtés le fer et l'incendie, le luxe,

les arts et la poésie cherchèrent une autre patrie, et les parfums les suivirent.

Cependant la civilisation moderne jetait ses racines et s'élevait sur les débris de l'ancienne ; une ère nouvelle s'ouvrait, ère de galanterie et de courtoisie où les droits de la beauté devaient être désormais reconnus ; alors les femmes, pour assurer définitivement leur puissance, appelèrent les parfums à leur secours.

Le goût des parfums reparait donc au moyen-âge ; les reines, les princesses et les châtelaines en répandent l'usage autour d'elles, et, pour leur plaisir, les seigneurs s'empressent de les imiter.

Au baptême de Clovis on alluma des cierges odorants, on brûla des parfums aux portes de l'église, et des nuages d'encens s'élevèrent dans la nef.

Charlemagne aimait, après ses victoires, à se reposer dans son palais, où l'on brûlait de précieuses résines.

Saint Louis adorait les parfums et disait dans les champs de la Palestine : « O délicieux pays d'Arabie ! j'ambitionne ta conquête pour offrir au Seigneur ta myrrhe et ton encens ! »

Parmi les pompes du culte chrétien, qui, dans les processions, se développaient jadis si magnifiques, les parfums et les fleurs tenaient le premier rang.

Nos religieux ancêtres, malgré leurs scrupules, avaient adopté les coutumes païennes : on ne trouvait point chez eux de cérémonies, de fêtes et de noces où l'on ne se coiffât de *chapels* de fleurs, où l'on ne brûlât quelques *gais parfums*.

Chez les hauts seigneurs du moyen-âge, c'était avec de l'eau de rose qu'on se lavait les mains et la bouche après le repas ; les plus riches mettaient de l'amour-propre à avoir des fontaines jaillissantes d'eau de senteur pour embaumer les salles du festin.

Dans un repas splendide donné par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, on voyait en face de la table une statue d'enfant qui répandait de l'eau de rose.

On cite également une fête somptueuse que donna la ville de Marseille au duc de Provence : un superbe jet d'eau, alimenté par de l'eau de fleurs d'oranger, joua pendant six heures que dura le dîner.

Sous le règne de Louis XV, les dames qui fréquentaient la cour adoptaient chaque jour un nouveau parfum, de telle sorte que les salles du palais étaient un jour embaumées de nard indien ou de tubéreuse, le lendemain, d'ambre ou d'aloès, et les jours suivants par d'autres parfums. La variété de ces douces odeurs, l'art qu'on mettait à les disperser sur les vêtements, de manière à ne point choquer l'odorat le plus impressionnable, valurent à cette cour, de l'aveu même des étrangers, le nom de *cour parfumée*.